# A quoi bon Avignon ?

**Chronique d'une mort annoncée**

**Faut-il ou non « faire théâtre » ?**

Après presque trois semaines d'effervescente agitation du microcosme théâtral en Avignon, il est bien difficile de ne pas éprouver le sentiment du dérisoire, qui, conjugué à une certaine fatigue, conduit inévitablement à se poser la question du « à quoi bon ? » A quoi bon tout cela ? A quoi bon toutes ces pièces et tous ces articles ? A quoi bon tout ce théâtre d'Avignon ?...

A quoi bon ? De toute façon, la question rôde toujours, comme la mort, plane au-dessus de chacune de nos activités. Pour existentielle qu'elle soit, on évite régulièrement de se la poser. On la repousse, la contourne, la cache , la dissimule. On fait tout pour l'éviter. Mais au sortir du spectacle de Katie Mitchell, *Dix milliards*, elle éclate douloureusement.

Le principe de ce spectacle est simplissime : donner la parole sur scène à un professeur de Cambridge, Stephen Emmott, qui en une conférence d'un peu plus d'une heure dresse un état des lieux profondément pessimiste quant à l'avenir de notre planète. On s'étonnera du peu d'écho de cette « pièce » dans la critique médiatique, restée muette hors un article contestable de Fabienne Darge. La critique du *Monde* reproche en effet à Katie Mitchell de ne pas « faire théâtre » et conteste l'opportunité de sa représentation dans un festival consacré à cet art. On se demandera à cette occasion ce que signifie « faire théâtre » pour Fabienne Darge, car si le théâtre se veut miroir du monde, alors, incontestablement, ce spectacle a toute sa place ici.

Dans un condensé didactique, à l'aide de graphiques et autres pictogrammes, Stephen Emmott démontre implacablement comment on court à la catastrophe. L'explosion démographique, qui donne son titre à la pièce, et les modes de vie actuels (alimentation, consommation, transports…) rendent certaine, selon Stephen Emmott, la multiplication des conflits pour l'accès à la nourriture et à l'eau. Il prédit l'avènement de pays occidentaux militairement barricadés face aux vagues de migrants climatiques et reprend, pour clore sa conférence, les propos d'un ami scientifique estimant que désormais il ne reste plus qu'une chose à faire : *« Apprendre à son fils à se servir d'un fusil »…*

L'ambiance est au catastrophisme donc, et l'on peut contester ce choix tant il incite au renoncement. On peut interroger aussi la fiabilité des prédictions d'Emmott, remettre sur la table les différentes solutions qu'on espère voir s'offrir à nous, qu'Emmott balaye rapidement. On peut et on a envie. Comme face à la question. A quoi bon ? On essaye de résister, de se cabrer. Tant le constat est insupportable. Implacable.

Comment ne pas voir, dans cette non-pièce, l'expression d'une interrogation de la metteure en scène anglaise sur son art ? Comment ne pas y sentir comme un renoncement à « faire théâtre » dans le sens dargien du terme, quand l'urgence d'agir pointe son nez ? On repense aux interrogations des artistes sur l'exercice de leur art en période de guerre, lorsqu'il devient indispensable de résister autrement qu'avec des mots. A ce titre, l'idée de faire monter sur scène ce scientifique en béquilles au milieu d'une reproduction à l'identique de son bureau de Cambridge laisse penser que le désir de Katie Mitchell réside bien là : faire sortir les scientifiques de l'enfermement de leurs bureaux, de leurs spécialités, porter leur savoir sur les plateaux pour qu'ils trouvent avec le théâtre un nouveau médium, un canal de diffusion supplémentaire de leurs idées. Pousser les murs, décloisonner les disciplines, échanger entre les différents champs de l'activité humaine, voilà ce qu'on a envie d'encourager, dans le sillage d'un Gérard Noiriel qui voyait dans ce rapprochement entre les artistes et les scientifiques le moyen essentiel de replacer le politique au cœur du théâtre.

Mais rien. Pas un mot sur *Dix milliards*. La critique préférant s'extasier sur le tour de force réalisé par Ostermeier en instaurant un débat politique au cœur de son spectacle. Rappel des faits : interrompant une représentation qui file un lent cours monotone – *Un ennemi du peuple* est une variation sans surprise sur l'éternelle histoire du héros qui s'oppose à la société, les petites et grandes compromissions de chacun face au pouvoir et la propension naturelle de l'être

humain à oublier l'intérêt collectif pour privilégier son intérêt personnel – Ostermeier projette son protagoniste dans une réunion publique qu'il a convoquée afin de faire éclater au grand jour le scandale de la pollution des eaux des Thermes de sa ville. Ses opposants jouent les cyniques et plutôt que de coller à la copie d'Ibsen, Ostermeier fait prononcer un extrait de *L'Insurrection qui vient*, appel à la révolte bien connu de l'ultragauche (pour le dire vite et reprendre les termes que la droite sarkozyste a accolés à Julien Coupat et ses compagnons de Tarnac qu'on soupçonne, en plus d'avoir saboté des caténaires, d'être les auteurs de ce texte révolutionnaire). Quelques comparses d'Ostermeier placés dans la salle allument la mèche du débat et les réponses outrées des méchants de la pièce en attisent le feu. Fait-on théâtre ici ? Voir le public se prendre au jeu, interpeller le maire de la ville comme s'il était véritablement un politique est troublant. Naïveté d'enfant ou merveilleuse capacité de jouer à fond la fiction proposée ? Dans un cas comme dans l'autre, il n'est pas sûr que cette très drôle et sympathique foire d'empoigne n'éveille durablement la conscience politique ni ne fasse avancer la réflexion de chacun sur la société. Mais la critique est contente. Le théâtre a flambé, on en appelle au mythe de 1968 et de ses happenings politiques quand le spectacle de cette foule, au moins, donnait à beaucoup s'interroger.

Acteur et créateur, le public l'est certainement bien davantage dans ce qui restera notre émerveillement de ce festival, celui qui vous soustrait à la question. A quoi bon ? En entrée libre à l'école d'art, *The Infinite Conversation*, dispositif à la frontière entre la performance, les arts plastiques et le théâtre, a été imaginé par deux artistes suédois : Christer Lundahl et Martina Seitl. Si vous comptez un jour réaliser l'expérience qu'elle amène à traverser, ne lisez pas ces lignes qui dévoilent les surprises ponctuant le dispositif.

Les spectateurs entrent au compte-gouttes dans une vaste pièce noire. Un rideau, puis un deuxième, et s'ouvre un espace d'un noir profond et dense, une nuit absolue empêchant de déceler la moindre présence humaine par la vue. Parviennent des bribes de conversation, banales ou poétiques. Une phrase passe rapidement devant moi. De l'autre côté, un groupe de personnes disserte sur l'expérience tandis qu'à tâtons, j'essaye, une main contre la toile du mur, de prendre possession des lieux. L'atmosphère est chaude, moite, mon corps s'ouvre par tous les pores de la peau, la donne change, du possible survient, du déplacement, un nouvel état.

Soudain, face à moi, une personne me prend par la main et me promène rapidement à travers la salle (elle est, j'imagine, munie de lunettes infrarouge). En toute confiance, je la suis et parcours avec elle mon nouvel univers. Puis, elle m'amène face à une autre spectatrice. Timbre doux, échange chuchoté, très proches, nous évoquons nos ressentis, nos impressions, les images que font naître ce voyage et l'obscurité. Désir et désir de s'exprimer se mêlent. Ma comparse est en fait une comédienne. (ils sont huit à œuvrer dans cette salle). Je le comprends lorsqu'elle me pose un casque sur la tête et me propose de m'emmener.

Echangeant à travers ce système audio qui nous isole du monde, sa voix me parvenant au milieu de bruits de mer, de vent, de forêts, d'oiseaux… Je nage accroché à sa main à travers l'obscurité. Des paysages se dessinent, des situations, tout un nouveau voyage, qu'avec elle, il me revient d'imaginer, de formuler. Je suis un nouvel homme, le chaînon du poisson, le passage à l'humanité, un nouvel Orphée. A la fin, telle Eurydice, elle me raccompagne à la sortie, et tandis que je m'extrais de l'obscurité, je me retourne pour la voir. Je n'aurais pas dû : elle disparaît.

Je sors dans la chaleur d'Avignon, gravis l'escalier. Le soleil m'éblouit, m'écrase. Je m'en vais. Me dirige vers un nouveau spectacle. Je me dépêche. Mais je sais maintenant. Je sais pourquoi et à quoi bon recommencer.

Gérard Noiriel *Histoire, théâtre et politique*, Agone (Contre-feux), 2009
*Dix milliards*, une conférence-théâtre de Stephen Emmott, mise en scène de Katie Mitchell
*Un ennemi du peuple*d'après Ibsen, mis en scène par Thomas Ostermeier
Comité invisible, *L'Insurrection qui vient*, La Fabrique, 2007
*The Infinite Conversation*, de Christel Lundahl et Martina Seitl

Crédits photos :*Dix Milliards*de Katie Mitchell. © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon.

(Lire sur notre site : http://www.mouvement.net/index.php?idStarter=222857)

**Artiste(s) :**
**Christel Lundahl et Martina Seitl** artiste
**Katie Mitchell** Metteur en scène
**Thomas OSTERMEIER** Metteur en scène
**Eric Demey** rédacteur

Publié le 26/07/2012 00:00

**Les éditions du mouvement** (http://www.mouvement.net)